

Les poèmes des fenêtres

Doina Ioanid

Number 156, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ioanid, D. (2019). Les poèmes des fenêtres. *Les écrits*, (156), 44–48.

LES POÈMES DES FENÊTRES

TRADUITS DU ROUMAIN PAR JAN H. MYSJKIN

Fenêtres à Amsterdam. D'autres fenêtres que celles avec les filles, des fenêtres allumées au-delà de l'immense acacia qui dépasse la maison à trois étages, des fenêtres-boîtes, des caisses vitrées et éclairées, des caisses avec des histoires d'orphelins dans la cour du Musée d'Amsterdam. Et d'autres caisses avec des histoires de familles fortunées et généreuses. Musée avec des caisses raconteuses. Je me souviens du coffre du lit contre lequel je m'adossais lorsque je lisais. Le coffre capitonné accompagnant mes lectures. Et à nouveau, ces caisses-boîtes-vitrines avec des histoires. Des fenêtres avec des fromages, un musée du fromage, des fenêtres avec des dentelles, des chaussures Saint-Crispin faites à la main (de grandes pointures pour hommes grands), des fenêtres avec des canapés confortables, garnis de coussins. Des fenêtres avec des lampes de nuit parmi les arbres, fenêtres-façades. Et tout à coup me reviennent les fenêtres de synagogue peintes par Chagall. Des fenêtres que je collectionne de partout ainsi que des livres, des lettres ou des cartes postales.

Fenêtres, un matin de novembre. Les branches du griottier sont humides dans la grise lumière blanchâtre. Les jardins sont presque défeuillés, mais un jaune rouillé y brille toujours. Les gens semblent avoir recueilli quelque chose des jardins paisibles, mis au repos. Les fenêtres sont blanches et lumineuses. Deux enfants mangent du pain au sucre et aux noix, une friandise de carême, quelqu'un passe à pas feutrés sur le chemin.

Près de la fenêtre au rideau vers la véranda, il y avait toujours un seau avec de l'eau. Il aurait pu se trouver ailleurs, mais apparemment sa place était là, près de la fenêtre au rideau, afin de capter la lumière dans son œil.

Des petites fenêtres à l'arrière de la maison comme des carrés éclairés dans ces jours d'hiver. J'ai toujours aimé ces petites fenêtres, par lesquelles je regardais comme par une lunette les autres, car elles donnaient sur d'autres jardins. Je me tenais perchée sur un tabouret et les regardais. Et chaque jour j'avais un petit film. Tantôt, c'était assez ennuyeux, avec des travaux quotidiens, tantôt c'était plus animé, avec des rencontres de parents, des cris de joie ou des jurons. Et un jour, je ne sais pas comment c'est arrivé, la petite vitre du garde-manger s'est assombrie. Elle s'obstinait à rester cendrée. Un gris cendré et grassex à me donner le tournis, voire la nausée.

Lorsque le cadre des fenêtres était encore en bois, nous avions une autre relation au bois. Nous l'essuyions, nous en suivions les fissures, le bouchions

au mastic, le peignons. Les fenêtres dont nous prenions soin faisaient partie de notre vie. C'était quelque chose de normal, aussi normal que les saisons et leurs fêtes. Puis, nous y mettions de petits rideaux ou des dentelles. Et ils n'oubliaient jamais leur finalité.

-

Dans la véranda lumineuse aux vitres verdâtres, il y avait le vestibule des paroles. Auparavant, c'était une terrasse étroite, mais ensuite c'était la véranda où les paroles débutaient pour se prolonger dans d'autres pièces. Tantôt les paroles me plaisaient, tantôt j'aurais préféré ne pas les entendre.

-

Les vitres de bus et de tramways contre lesquelles je collais ma joue pour mieux voir. Les fenêtres contre lesquelles je ne devais pas me coller. Les fenêtres sur lesquelles je passais mon doigt lorsqu'elles s'embuaient de mon souffle. Ces fenêtres m'emportaient dans la nuit, avec un sentiment de sécurité. Elles ne pouvaient pas se briser comme des vitres ordinaires. Leur verre avait une armature spéciale. Il le faut bien lorsqu'on transporte tout le temps des passagers dont on s'occupe pour les amener sains et saufs à destination. Puis j'ai vu une fissure semblable à des rayons. Et depuis lors, je sais aussi comment sonne une barre de fer dans le pare-brise.

-

Puis j'ai cassé une fenêtre. Nous jouions et je courus sur Mary avec une perche à linge, comme un Don Quichotte avec sa lance. Et Mary a fermé la porte de la véranda et dans mon élan je suis entrée avec ma perche dans la vitre. Mais au moment même, je n'ai pas entendu le son du verre brisé. Je ne l'ai vraiment pas entendu, ni le son de verre brisé qu'ils utilisaient dans les sketches à la télé. Dans ma tête retentissait la musique du dessin animé. Et une autre musique qui allait me hanter pendant longtemps, celle de la série «Don Miguel de Cervantes Saavedra». J'étais scotchée avec Mary sur le lit devant la télé. La vie de Don Miguel de Cervantes Saavedra nous paraissait fascinante, nous glissions dans l'écran comme dans de l'eau, juste à côté de lui, dans le port où il était entré, puis à Rome, nous étions sur la *Marquesa*, à la bataille de Lépante, à l'hôpital de Messine, dans le cachot de Séville, où il a écrit son *Don Quichotte*, à Alger, bien que là nous ne restions pas longtemps, et nous retournions rapidement sur le lit. Et comme j'aimais bien son *Don Quichotte*, il me semblait normal d'être si célèbre qu'ils tournent un film sur lui. Et un peu plus tard, je découvris que son *Don Quichotte* est le livre le plus traduit, après la Bible. Je me sentais fière, j'ai répété son nom tout entier Don Miguel de Cervantes Saavedra. Avec Don et tout, car j'avais remarqué que d'autres ne le mettaient pas, alors que moi, je mettais toujours ce Don, il me paraissait que cela lui convenait, il me paraissait qu'ainsi le nom était complet. Et j'étais capable de plein de folies. J'étais même capable de passer à travers les fenêtres. Et je suis passée et j'allais passer à travers bien d'autres fenêtres.

-

J'allais trouver facile ce truc de passer à travers les fenêtres. Chaque fois que les choses ne me convenaient pas, je dénichais une fenêtre et passais à travers. J'étais la Fille qui passe à travers les fenêtres. Avec le temps, j'avais appris à passer sans les briser. Puis je me suis mise à chercher les fenêtres de Degas, celles des couturières et dentellières de Vermeer. Puis je me suis rendu compte que moi aussi je pouvais inventer des fenêtres qui étaient tout autant d'histoires.

Les vieilles maisons anglaises ont de grandes fenêtres en demi-cercle et de petits bancs autour. Là, les femmes sont assises et lisent ou cousent. Là, le jour écrit et dessine les lumières de toutes les manières. Là, les rêves des filles et des femmes se rassemblent. *Sitting by the Window*. J'aurais bien aimé écrire le journal de la lumière qui dégouline sur ces femmes, souvent figées dans leurs rôles, dans leur patience en quelque sorte résignée et le peu de fantasmes qu'elles se permettaient. *Sitting by the Window*.

J'écoute, un jour de pluie automnal, Billy Eckstine, *Sitting By The Window* (1949) – écoutez avec moi.

J'écoute Moby Grape, j'écoute Bravestone, toujours *Sitting By The Window* (1967), *Sitting By The Window* (1990) – écoutez avec moi.

J'écoute The Pebbles, *I'm Sitting By The Window* (1997) – écoutez avec moi. J'écoute Harleighblu, *Sittin' By The Window* (2014) – écoutez avec moi.

J'écoute à nouveau Moby Grape, *Sitting By The Window*. *Sitting By The Window*, Birdy. Jolie à mettre à la fenêtre. Mais parfois il vaut mieux ne pas te mettre à la fenêtre.

Saviez-vous qu'il existe des anges gardiens de fenêtres? Oui, en effet, et ils ont en plus des visages assortis à leurs cadres.

Rotterdam: une maison d'amis prêtée avec un Rover à la fenêtre. Une sorte de haïdoc aux poils blancs et noirs qui m'entoure quand je dors ou me garde des appareils de musique. Une maison-vitrine qui donne sur d'autres maisons. Ces maisons aux fenêtres sans rideaux donnant sur la Meuse. Je regarde les navires qui passent. Et le watertaxi, le waterbus. Comme au cinéma. Etta James chante dans la pénombre, *I Just Wanna Make Love To You*. Et moi, je danse. Le lendemain, je découvre l'immeuble-crayon avec ses fenêtres comme les rayons d'une ruche, les immeubles de cubes et de triangles tournoyant entre les vieilles maisons en briques. Et l'hôtel dans le vieux port, le Holland-Amerika Lijn. Un petit musée à l'intérieur, avec des cartes, des plans de navires et des artefacts, ainsi que des images d'émigrants vers l'Amérique. Et le mur restant du Loods 24 (Entrepôt 24), avec le demi-cercle qui rappelle les déportations. Il y a surtout des noms d'enfants. Que d'enfants ont été

envoyés là-bas, dans les camps d'extermination, il y a même un bébé de deux mois ! Dans la rue des grands magasins, je pose avec la lectrice de bronze. Je la tiens fermement par l'épaule.

Delft est jolie comme un vieux joyau, avec des maisons bien conservées. Elle a l'air d'être sortie d'un vieux tableau. Dans les rues, il y a toutes sortes de personnages vêtus de costumes d'époque. Les touristes prennent des photos avec eux. Partout de la faïence de Delft. Des boucles d'oreille et des bracelets en faïence de Delft... J'entre dans la maison de la Guilde de Saint-Luc, où il n'y a que des reproductions de Vermeer. L'atelier avec la lumière particulière. Et voici le temps venu d'écrire une lettre à Vermeer. Je m'assieds à la table où il y avait tant de femmes peintes par lui écrivant des lettres. Une lumière douce à travers les vitraux de la fenêtre. Les couleurs et la lumière sont exactement comme dans ses peintures. Laisse-moi t'écrire une lettre avec étonnement. Qu'est-il arrivé à tes lettres ? On dit qu'aucune lettre n'a été conservée. Mais j'ai du mal à le croire. C'est trop. Mais, mon cher Vermeer, ne sois pas triste, tes peintures sont des lettres à travers le temps, des lettres avec des histoires mystérieuses, parsemées de gestes et de détails du siècle lointain. Des histoires entrevues et jamais racontées jusqu'à la fin, comme des paupières à demi fermées dans une rêverie. J'aurais aimé entendre tes discussions à la Guilde Saint-Luc ou celles à la taverne. Sache que j'aime ces découpages de la vie quotidienne d'alors, qui deviennent sous vos pinceaux des instantanés mystérieux, avec leurs codes, dans lesquels tu attrapes bien plus que l'air de l'époque. Tu intègres la vue des choses dans des couleurs et des formes que tu poses en plusieurs couches de lumière. Pour un homme du Nord, à cette époque, c'était impressionnant. Tes lumières sont des éclaircies-clair-obscur. Et sache aussi que tes miroirs et tes fenêtres sont spéciaux et spéculatifs. Et je crois que tes tableaux de la vie, bien qu'ils semblent mis en scène, sont d'un naturel réel-magique. Suffisant pour nous y attirer.

Doina Ioanid, *Poemele ferestrelor*, inédits.

Textes publiés avec l'aimable autorisation de l'autrice.

